

Troisième année, Numéro 5, Printemps-été 2007 publiée en été 2008

Le roman familial et la reconstruction identitaire chez Annie Ernaux

Mandana SADRZADEH

Université de Téhéran

e-mail: Sadrz@ut.ac.ir

Ladane MOTAMEDI

Université de Téhéran

e-mail mladane@yahoo.fr

Résumé

Le terme “Roman familial” désigne à la fois un fantasme et un travail de reconstruction de l’histoire d’un sujet. Mais le roman familial ne peut être analysé uniquement que comme l’activité fantasmatique d’un sujet. L’intégralité de son sens doit être appréhendée en référence à l’histoire de l’individu et de sa famille qui le produisent.

Le présent article basé sur l’étude de la fonction de la rêverie sur le modèle du roman familial dans le récit autobiographique tel qu’il est pratiqué par Annie Ernaux, analyse cette forme d’imagination non écrite, dans l’ordre purement psychique qui se présente comme un roman d’avant la lettre ou une fiction à l’état naissant chez la romancière-enfant. L’analyse nous conduira dans un deuxième temps à montrer en quoi un changement de classe chez Ernaux entraîne des conflits psychologiques qui provoquent dans son cas des conflits intérieurs. Ces conflits se caractérisent en particulier par le développement d’une activité fantasmatique, sur le modèle du roman familial, chez la romancière-enfant, qui constitue un mécanisme de défense contre l’infériorité sociale et un moyen privilégié censé reconstruire son identité.

Mots-clés: roman, rêverie, autobiographie, réalité, changement de classe, névrose de classe, infériorité, identité reconstruite.

Introduction

Le roman familial désigne pour Freud les fantasmes par lesquels l'enfant modifie imaginativement ses liens avec ses parents, imaginant par exemple qu'il est un enfant trouvé. Pour le petit enfant, les parents sont d'abord l'unique autorité; faisant la connaissance d'autres parents, il les compare aux siens et acquiert ainsi le droit de douter du caractère incomparable et unique qu'il leur avait attribué. Alors commence l'élaboration des récits plus ou moins extraordinaires, fabuleux et même terrifiants, que l'enfant va forger et qui vont lui permettre de supporter ses insatisfactions et ses déceptions.

Se raconter des histoires n'est pas l'apanage de la petite enfance. Outre les romanciers qui en sollicitent l'expression, chaque individu peut faire un roman à propos de ce qui lui arrive. Toutes les histoires sont alors autant de moyens d'illustrer la trajectoire psycho-sociale d'un individu et la façon dont il se la présente. Réalité et/ ou fantasme viennent s'y condenser.

Ces reconstructions d'histoires individuelles illustrent chacune à sa manière, les combinaisons de l'amour et du pouvoir, du désir et de l'ambition qui sont à l'œuvre dans toute destinée humaine, mais il s'agit de raconter les choses autrement qu'elles se sont passées. C'est un travail de remaniement que l'individu opère afin de supporter *ce qui est* et de changer *ce qu'il est*; un moyen privilégié pour ouvrir un champ de possibles, refaire son histoire et reconstruire son identité.

La démarche comparative qui déduit d'une étude psycho-sociale nous permettra, dans cet article, d'analyser la fonction de la rêverie sur le modèle du roman familial dans le récit autobiographique tel qu'il est pratiqué par Annie Ernaux, chez la romancière-enfant. Nous nous y appuyons surtout sur les théories que Freud avait exposées dans *Le roman familial des névrosés* (1909) et les appliquons non pas au roman comme l'a fait Marthe Robert dans *Roman des origines et origine du roman* (1972), écrit à partir du concept freudien de «roman familial», mais à l'inconscient de l'auteur pour y dévoiler un fort sentiment d'infériorité; des troubles qui sont liés, consciemment ou inconsciemment à un déplacement social et que Freud

désigne par le terme «névrose».

I. Les fonctions du roman familial

Le roman familial permet à l'enfant de supporter ses insatisfactions et ses déceptions. Les occasions ne manquent pas dans la réalité d'être déçu, humilié, rejeté, oublié, parfois même abandonné. L'enfant doit partager l'amour de ses parents avec ses frères et sœurs, se confronter aux interdictions et aux punitions, supporter les absences et les séparations qui lui sont imposées, accepter l'imperfection, la médiocrité, la quotidienneté. Il voit que ses parents ont des problèmes, des difficultés qu'ils ne parviennent pas à résoudre, qu'ils ne sont ni meilleurs, ni pires que les voisins: blessure narcissique profonde que de renoncer à l'image idéale de parents tout puissants.

Parmi toutes les insatisfactions et les déceptions que l'enfant doit supporter, il convient de faire une place particulière à cette découverte que ses parents sont des êtres plutôt moyens, peut-être inférieurs et qu'en somme il existe des gens bien plus riches, plus puissants, plus doués. La nécessaire reconnaissance des différences va pousser l'enfant à refaire son histoire:

«Par ce biais, l'enfant trouve le moyen de se plaindre de ce qui ne va pas, de se consoler de l'ensemble de ses insatisfactions et de se venger de ses humiliations, tout en préservant ses relations avec ses 'vrais' parents. La fiction du roman familial permet de conserver la tendresse originelle de l'enfant pour ses parents.» (V. de Gaujelac, 1988, p.74)

Dans *Les armoires vides*, A. Ernaux se propose de «voir où commence le *cafouillage*», de rechercher comment elle a commencé à détester son monde d'origine et comment elle en est venue à détester son monde d'accueil:

«Ce n'est pas vrai, je ne suis pas née avec la haine, je ne les ai pas toujours détestés, mes parents, les clients, la boutique...» (A.E., 1974, p.17)

Tout a commencé avec la découverte du monde des autres (qui cesse d'être un monde virtuel perçu à travers les séparations de l'espace social, pour être constaté, éprouvé, dans les fréquentations avec «*les crâneuses*» de l'école privée et devenir réel) et l'apprentissage du langage scolaire. Dans le milieu scolaire, les classements scolaires coexistent avec les classements sociaux:

«il y avait pour moi d'autres classements que celui du carnet de notes (...). D'abord la séparation entre "crâneuses" et "pas crâneuses", entre "celles qui se croient", parce qu'elles sont choisies pour danser aux fêtes, vont en vacances à la mer – et les autres (...)». (A.E., 1997, p.98)

L'immigration dans le monde des autres implique l'apprentissage d'«*une langue étrangère*» (A.E., 1974, p.53) (la langue scolaire). Ainsi est-elle peu à peu devenue bilingue: «je porte en moi deux langages» (*Ibid.*, p.77), constate-t-elle; «une fois le seuil de la boutique franchie, je retrouve ma voix ordinaire, pas celle de l'école, emberlificotée, trop douce, (...)» (*Ibid.*, p.69) Ainsi s'est-elle peu à peu dédoublée: «je me sentais séparée de moi-même» (A.E., 1983, p.88), écrit-elle.

L'acculturation permet d'échapper – au moins dans l'enceinte scolaire – à la domination des «*crâneuses*». Elle va prendre sa revanche en devenant la meilleure élève et en le restant jusqu'au bout de sa scolarité:

«C'est comme ça que j'ai commencé à vouloir réussir, contre les filles, toutes les autres filles, les crâneuses, les chochottes, les gnan gnans ... Ma revanche, elle était là, dans les exercices de grammaire, de vocabulaire (...) pour conserver ma supériorité, ma vengeance, je pénétrais de plus en plus dans le jeu léger de l'école.» (A.E., 1974, pp.70-71)

Le désir de gommer en soi les traces de la filiation est la première étape du reniement.

«Je trouvais ma mère voyante ... J'avais honte de sa manière brusque de

parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais combien je lui ressemblais.» (A.E., 1978, p.63)

La fille est amenée à porter un jugement négatif sur le comportement de ses parents:

«je pensais (que mon père) ne pouvait plus rien pour moi. Ses mots et ses idées n'avaient pas cours dans les salles de français ou de philo, les séjours à canapé de velours rouge des amies de classe.» (A.E., 1983, p.75)

Ayant honte de ses parents, elle s'isole peu à peu du monde des siens sans pouvoir s'intégrer au monde des autres, un moi divisé est condamné à la solitude. Elle s'éloigne du monde d'origine en se réfugiant dans l'isolement (le repli dans sa chambre) et en coupant toute communication. Elle redouble ainsi le sentiment d'étrangeté:

«Je travaillais mes cours, j'écoutais des disques, je lisais, toujours dans ma chambre. Je n'en descendais que pour me mettre à table. On mangeait sans parler. Je ne riais jamais à la maison. Je faisais de «l'ironie». C'est le temps où tout ce qui me touche de près m'est étranger.» (*Ibid.*, p.71)

Le dialogue se réduit au minimum:

«On se disait les mêmes choses qu'autrefois, quand j'étais petite, rien d'autre ... On n'avait plus rien à se dire.» (*Ibid.*, p.15)

L'intériorisation du langage, des schèmes de perception du monde des autres impose de se voir soi-même et de voir les siens avec le regard des autres provoquant la honte de soi et des siens. Auto-classements:

«Je me vois et je ne ressemble pas aux autres ... Je ne veux pas le croire, pourquoi je ne serais pas comme elles... Ça l'humiliation. A l'école, je l'ai apprise, je l'ai sentie.» (A.E., 1974, p.59)

Et classement des siens:

98 Plume 5

«je venais pour la première fois de voir ma mère avec le regard de l'école privée» (A.E., 1997, p.117)

«je les haïssais tous les deux, j'aurais voulu qu'ils soient autrement, convenables, sortables dans le véritable monde» (A.E., 1974, P.111);
«étrangère à mon milieu, je ne voulais plus les regarder». (*Ibid.*, p.119)

L'activité fantasmatique aide la romancière-enfant à supporter les conditions concrètes d'existence auxquelles elle est bien obligée de s'adapter. Elle lui permet également, comme l'affirme Freud, de dépasser les barrières sociales, de corriger la réalité quotidienne par l'introduction d'un père idéal, riche, puissant, prestigieux qui lui permettra de s'élever. Corriger la réalité consiste donc à se débarrasser de ses parents, du statut social qui définit leur identité, pour changer de vie. En l'occurrence, changer de vie, c'est devenir prince, châtelain ou bourgeois, ce qui a une signification psychologique mais également sociale.

II. Le roman familial dans la névrose de classe

«Le rêve d'être une autre fille... L'épicerie-café de mes parents n'étaient certainement pas vraie, j'allais un soir m'endormir et me réveiller au bord d'une route, j'entrerais dans un château, un gong sonnerait et je dirais " bonjour papa !" à un élégant monsieur servi par un maître d'hôtel stylé». (A. Ernaux, 1974, p.80).

Le roman familial permet également à l'enfant de supporter l'humiliation d'être un enfant de parents socialement dominés. «C'est une réponse au triple sentiment d'infériorité (biologique, psychologique et sociale) qui l'envahit.» (V. de Gaulejac, 1987, P.77). Il s'agit pour l'enfant de vivre comme enfant trouvé, auquel sa véritable famille se révélera un jour, pour le remettre à sa vraie place et ainsi lui permettre d'échapper à sa condition sociale.

Le roman familial est un moyen de défense des enfants des classes dominées pour supporter leur condition et dédouaner les parents de leur misère. Il apparaît comme contrepartie, d'une part de la culpabilité ressentie par l'enfant conduit à haïr la misère et donc ses parents qui en sont responsables, et d'autre part de l'infériorité qu'il ressent vis-à-vis des autres, les nantis. L'activité fantasmatique lui permet d'une part de se revaloriser narcissiquement en construisant une image idéale de ses parents et d'autre part, d'absoudre les parents de faute liée aux humiliations dont ils sont l'objet de la part des dominants.

Freud a fait lui-même le lien entre le roman familial et la confrontation de l'enfant à l'existence des classes sociales. Développant les théories de Freud concernant le roman familial, Vincent de Gaulejac a trouvé la présence de ce fantasme chez tous les sujets confrontés à un changement de position sociale et plus particulièrement chez les personnes issues d'un milieu populaire qui sont en forte promotion sociale.

A. Ernaux, qui se désigne elle-même comme une «émigrée de l'intérieur», reconstruit le conflit psychique qu'elle a vécu, «écartelée entre [son] milieu familial et l'école» (A.E., 2003, p.51), sa progressive intériorisation des schèmes de classement du «monde des autres» et la disqualification de son monde d'origine:

«C'est sans doute au travers de la fréquentation de l'école privée – jusqu'en classe de première – que j'ai découvert bientôt la honte et l'humiliation qui me frappaient, à une époque où l'on ne peut que ressentir, non penser clairement les différences entre les élèves. Différences qu'on ne relie pas, d'abord, à l'origine sociale explicitement, à l'argent et à la culture dont disposent les parents, et qu'on vit sur le mode de l'indignité personnelle, de l'infériorité et de la solitude... Comme enfant vivant dans un milieu dominé, j'ai eu une expérience précoce et continue de la réalité des luttes de classes.» (*Ibid.*, p.69)

Ernaux évoque ainsi la douleur éprouvée lorsqu'elle a commencé à

100 Plume 5

s'éloigner de son père: «douleur sans nom, mélange de culpabilité, d'incompréhension et de révolte...; douleur dont on a honte, qu'on ne peut avouer ni expliquer à personne». (*Ibid.*, pp.32-33) L'insertion dans le monde des autres («*qui m'étais ouvert parce que j'avais oublié les manières, les idées et les goûts du mien*») (A.E., 1983.p.84) parachève la rupture avec le monde d'origine: «j'émigre doucement vers le monde petit-bourgeois, admise dans ces surbours dont la seule condition d'accès, mais si difficile, consiste à ne pas être cucul.» (*Ibid.*, pp.71-72)

La coexistence des deux mondes s'avère impossible. En adoptant la langue de la classe dominante, elle se coupe de ses racines comme en témoignent les épisodes pénibles lorsqu'elle retourne occasionnellement dans sa famille: «même si je voulais, je ne pourrais plus parler comme eux, c'est trop tard». (A.E., 1974, p.181) Le parcours socio-linguistique est irréversible.

On comprend que la réalisation du vœu paternel («l'espérance que [sa fille sera] mieux que lui») (A.E., 1983, p.67) et la fierté qu'elle suscite soit toujours suivie du mépris du monde du père et de la trahison de sa classe sociale: «peut-être sa plus grande fierté, ou même, la justification de son existence: que j'appartienne au monde qui l'avait dédaigné» (*Ibid.*, p.102).

La fierté éprouvée, indissociable du mépris ressenti («Un jour avec un regard fier: «' je (le père) ne t'ai jamais fait honte''») (*Ibid.*, p.84), cette «distance de classe particulière, qui n'a pas de nom, comme de l'amour séparé» (*Ibid.*, p.20), écrit A. Ernaux, les voue, l'un et l'autre, au silence: «il n'osait plus raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études» (*Ibid.*, p.72).

En fait, le désir de réussite se double d'un désir d'échec refoulé qui s'exprime sous forme de colères: «et toujours la peur OU PEUT- ETRE LE DÉSIR que je n'y arrive pas» (Id); «“ On aurait été davantage heureux si elle avait pas continué ses études !” qu'il a dit un jour»(A.E.,1974, p.181).

Les mêmes contradictions se voient dans la relation mère-fille. Bien que la fille en réussissant réponde à une volonté maternelle plus que paternelle,

la transformation de leurs relations est homologue. Sa mère ne peut que percevoir sa fille comme une de ces femmes dont l'arrogance muette suscitait sa colère: «A certains moments, elle avait dans sa fille en face d'elle, une ennemie de classe» (A.E., 1987, p.65)

Pour sa mère, comme pour son père, la fierté ressentie est indissociable du mépris soupçonné:

«à l'égard de ce monde, ma mère a été partagée entre l'admiration que la bonne éducation, l'élégance et la culture lui inspiraient, la fierté de voir sa fille en faire partie et la peur d'être, sous les dehors d'une exquise politesse, méprisée» (*Ibid.*, p.71).

La narratrice émigre doucement en bourgeoisie et la voici en fin reçu dans ce milieu d'élite. Croyant accéder à une humanité supérieure, elle a cédé à toutes les exigences bourgeoises, sacrifié à tous les rites initiatiques et c'est bien ce qui lui fait honte. Pour accéder au statut bourgeois, elle doit s'amputer: «je me suis pliée au désir du monde où je vis, qui s'efforce de vous faire oublier les souvenirs du monde d'en bas comme si c'était quelque chose de mauvais goût» (A.E., 1983, p.65). Il lui a fallu humblement faire allégeance, ce contre quoi précisément La place proteste: «j'ai fini de mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis entrée» (*Ibid.*, p.100). Déçue par sa nouvelle place, elle constate sans enthousiasme: «Maintenant, je suis vraiment une bourgeoise» (*Ibid.*, p.20). S'étant inéluctablement éloignée du monde d'origine, mais mal à l'aise dans celui d'accueil, la culpabilité, la honte de la trahison, sont remplacées par la souffrance d'une contradiction: comment être solidaire de ses origines alors qu'elle a changé de classe sociale? Dénuée de repères, elle voudrait «ne plus flotter, avoir prise sur le monde» (A.E., 1981, p.118), elle choisit alors la voie de l'écriture pour joindre les pôles extrêmes de la déchirure dans laquelle elle s'est débattue. Parce que les livres libèrent, mettent au jour les contradictions, et permettent d'unir ou, à tout le moins, d'apaiser tous les contraires.

102 Plume 5

«Les professions intellectuelles, affirme Vincent de Gaulejac, sont des terres d'asiles pour ces déracinés, parce qu'elles permettent de concilier une promotion sociale tout en conservant un mépris de l'argent, la haine de la bourgeoisie et du pouvoir dominant.

Ecrire, devient alors pour les plus privilégiés (c'est-à-dire qui ont pu gérer dans la réalité cette contradiction de devenir bourgeois en luttant contre la bourgeoisie) le moyen de réécrire leur histoire.» (*Ibid.*, pp. 77-78).

III. Le roman familial et l'identité reconstruite

C'est bien du côté de la psychanalyse qu'il faut chercher certaines clés interprétatives des fantasmes forgés par la romancière-enfant.

Les armoires vides d'Ernaux comportent une vision de la petite enfance comme une période idyllique de la vie, marquée par un sentiment de plénitude et de joie de vivre. L'expérience de l'école est dépeinte comme le moment où l'idylle vole en éclats, la plénitude et l'assurance sont remplacées par le sentiment d'une annihilation presque complète: «*Moi, la petite reine de l'épicerie-café, ici c'était zéro*». (A.Ernaux, 1974, p.62) Beaucoup plus tard, dans *La honte*, ces sentiments d'annihilation sont associés à un événement particulier, la vision de la violente querelle des parents. Sa famille apparaît alors à la jeune fille différente de celle des autres, et par là même inférieure: «Nous avons cessé d'appartenir à la catégorie des gens corrects, qui ne boivent pas, ne se battent pas, s'habillent proprement pour aller en ville». (A. E., 1997, p.115) Même si les circonstances et le moment précis de la chute de l'état de grâce varient selon les textes, sa force est continuellement présente.

Le moi vulnérable semble être rééquilibré par les fantasmes d'un moi idéalisé, qui sont décrits dans plusieurs textes comme un jeu privilégié de l'enfance. Dans *Ce qu'ils disent ou rien*, les publicités dans les magazines sont utilisées pour faire une maison, et pour raconter des histoires:

«Je me suis rappelée, petite, il n'y avait pas la télé chez nous, pendant les

vacances je feuilletais Femmes d'aujourd'hui et je me racontais des histoires avec les réclames, je me bâtissais une maison remplie de tous les produits cités, j'avais une robe de "La redoute", des souliers "André", ça recommençait avec chaque journal». (A. E., 1997, p.37).

Dans *La honte*, la description de ce jeu est détaillée, il acquiert un nom, «*le jeu de la journée idéale*», et il implique l'invention d'un moi idéal, qui repose sur les produits présentés dans *L'Echo de la mode*:

«Le processus était toujours le même. J'imaginai que j'étais une jeune fille, vivant seule dans une grande et belle maison (variante: seule dans une chambre à Paris). Avec chaque produit vanté dans le magazine, je construisais mon corps et mon apparence, jolies dents (avec Gibbs), lèvres rouges et pulpeuses (Rouge Baiser), silhouette fine (gainé X) etc.». (A. E., 1997, pp.135-136).

Ce jeu semble être une prolongation des histoires que Denise Lesur raconte à l'école, tout d'abord pour impressionner ses camarades de classe, et finalement pour elle-même:

«[...], J'invente des tas d'histoires, [...]. L'épicerie-café, impossible d'y rien changer mais il y a tout le reste "mon père gagne beaucoup d'argent, j'ai des jouets magnifiques". Poupées immenses, qui marchent, qui parlent, qui ont des robes de soie, dinettes si fragiles qu'elles ne doivent jamais sortir de ma chambre». (A. E., 1974, p.68).

En fait, au contact des autres camarades et du corps enseignant, l'enfant apprend que sa famille n'est pas la norme, qu'au contraire elle appartient à un milieu défavorisé dont la première tare est le mal parler. La découverte de cette déchéance vient graduellement et l'enfant, par réaction, se met à affabuler, se créant un «roman familial» peuplé de parents standard, image positive de ses vrais parents. Dans cette famille modèle, elle invente une mère «vaporeuse», (A. E., 1981, p.9) femme au foyer qui ne travaille pas,

104 Plume 5

qui ne crie jamais, qui a du goût et n'est pas vulgaire, un père qui ne fait pas le ménage ni la cuisine, qui n'est pas un être maternant mais au contraire fait figure d'autorité, une famille qui vit dans une maison et non dans l'épicerie avec juste une chambre et deux mansardes à l'étage. Ce rêve de la famille bourgeoise, elle va l'enjoliver et surtout, dès qu'elle saura rédiger, elle va le coucher sur papier, car c'est à l'écrit seul qu'elle peut faire confiance d'avoir le poids nécessaire pour faire face à la réalité si décevante.

Mais ses plus belles découvertes qui lui donnent accès à un nouveau monde extraordinaire, conte de fées bourgeois qui l'émerveillent et qui «dissolvent complètement [son] entourage», Denise les fait dans les «livres de lecture, de vocabulaire et de grammaire». (A. E., 1974, p.76). En réalité, ce sont les études qui permettront la réalisation de certains de ces fantasmes d'un moi meilleur, et d'un accès au «monde limpide, bruisant et léger de l'école, monde pur où je joue à être pure». (*Ibid.*, p.75). Là, elle rencontre la famille bourgeoise idéale:

«beaux enfants polis, toujours un frère et une sœur, vaste maison avec vestibule, salon, salle de bains, vie harmonieuse, toilette du soir, gong du dîner, père dans les affaires, mère jolie maîtresse de maison... Ils appellent leurs enfants "mes chéris" avec une infinie douceur et les enfants répondent "merci, Mammy" à une jolie vieille dame, leur grand-mère». (*Ibid.*, p.76)

Ce portrait-robot de la famille bourgeoise, la petite Denise n'en connaît que le négatif: enfant unique, vivant dans l'arrière boutique du café-buvette tenu par les parents, la vie quotidienne n'y est pas harmonieuse. Parents et clients grossiers crient sans cesse; à la buvette, elle assiste constamment à la saoulerie des habitués. Comme ni son père ni sa mère n'entrent dans cette image littéraire, Denise va s'inventer alors un «roman familial», se créant ainsi une généalogie plus prestigieuse. C'est ainsi qu'elle va passer d'une réalité vécue, mais indicible, à une réalité imaginée et énoncée. De ses imaginations naîtra une Denise toute différente, en fait une image inversée,

c'est-à-dire un être qui voyage à travers la France, qui «[a] visité les Alpes, la Tour Eiffel, le Mont Saint-Michel...», (*Ibid.*, p.68), qui porte des «robes d'organdi», des «gants de filoselle», «des écharpes mousseuses» (*Ibid.*, p.76) et qui a «des oncles à Marseille, à Bordeaux, les uns docteurs, les autres riches fermiers». (*Ibid.*, p.68). Et tout cela «c'était pour vivre dans un monde plus beau, plus pur, plus riche que le [sien]». (*Ibid.*, p.77).

Comme dans les contes de fées, le rejet par la romancière-enfant de ses parents et de leur culture peut être vu comme une version du roman familial de Freud, où, comme on vient de voir, l'enfant, ayant perdu ses illusions, découvre que son père n'est pas «l'homme le plus distingué et le plus fort, sa mère la femme la plus chère et la plus belle». (Vincent de Gaulejac, 1988, P.74.). L'enfant compense sa désillusion et le sentiment inévitable de l'inadaptation de l'amour de ses parents en construisant une narration fantasmatique, dans laquelle les parents réels sont échangés pour des parents plus nobles. Ces narrations impliquant des transformations, au moyen de la construction d'une autre identité, vont chez Ernaux, de simples histoires imaginées permettant la réalisation d'un moi meilleur à des transformations magiques où l'enfant, comme les héros et les héroïnes de nombreux contes de fées, est convaincu qu'il est un enfant trouvé, d'une lignée aristocratique en général. Le fantasme décrit dans *Les armoires vides* est un bon exemple de ce deuxième cas:

«Le rêve d'être une autre fille... L'épicerie-café de mes parents m'étaient certainement pas vraie, j'allais un soir m'endormir et me réveiller au bord d'une route, j'entrerais dans un château, un gong sonnerait et je dirais "bonjour papa !" à un élégant monsieur servi par un maître d'hôtel stylé». (A. Ernaux, 1974, p.80).

Comme dans l'analyse de Freud, le point central dans ce fantasme est le père. Le fantasme semble être la figure inversée de la scène dans le restaurant de Tours, décrite vingt ans plus tard dans *La honte*, scène où le père est humilié par le service désinvolte des serveurs. Le choix d'A. Ernaux

106 Plume 5

de placer le père dans la scène du fantasme peut être le résultat d'un lien inconscient avec cette expérience. Il peut aussi s'agir du fait que le père a besoin d'une transformation plus profonde que la mère qui, elle, aspire du moins à la culture bourgeoise. Plus tard, les études deviennent l'agent magique qui peut effectuer la transformation, non seulement d'elle-même mais aussi de ses parents:

«Ils ne devraient pas bouger, assis bien droit, pas parler, ils ne savent pas parler, je leur soufflerais tout ce qu'ils doivent faire et dire, je leur apprendrais ce que je sais, l'algèbre, l'histoire, l'anglais. Ils en sauraient autant que moi, on pourrait discuter, aller au spectacle... Mes parents, la même figure, la même chair, mais transformés... Pouvoir les aimer complètement, ne pas haïr leur vie, leurs manières, leurs goûts...» (*Ibid.*, pp. 116-117).

En fait, les études, associées aux mystères et à l'irréalité, sont l'agent de la transformation magique désirée. C'est ainsi que Denise vit son arrivée à Rouen en tant qu'étudiante: «C'était presque irréel. Des traces de soleil fragiles et dorées sur les murs, un mois d'octobre mou». (*Ibid.*, p.164) La bibliothèque universitaire est comparée au «château de la belle au bois dormant». (*Ibid.*, p.166) Même à l'école, les bonnes notes avaient permis à Denise d'échapper à l'humiliation: «C'était ma liberté, ma chaleur, ma carapace. Redevenue la petite reine». (*Ibid.*, 1974, p.73). De nouveau, cette soudaine transformation de la grenouille en princesse, ou dans ce cas en reine, rappelle les contes de fées. La nature extrême de ce renversement, après les sentiments de profonde humiliation et d'annihilation infligés par l'école dans un premier temps, explique peut-être le sentiment très fort d'Annie Ernaux, que le succès scolaire n'était pas le résultat de compétence et d'efforts, mais une sorte de tour de magie.

Dans *Les armoires vides*, Denise compense ces incertitudes par la réussite à l'école, prenant en même temps sa revanche sur les enseignants et les élèves bourgeois qui l'ont tout d'abord humiliée à son arrivée: «D'autres

dictées, d'autres soustractions commencent, je frémis, il ne faut pas qu'elles reprennent le dessus ! Qu'elles se rapprochent sournoisement [...]. Pour conserver ma supériorité, ma vengeance, je pénétrais de plus en plus dans le jeu léger de l'école». (*Ibid.*, pp.71-72). Forcée par la colère et un sentiment d'insécurité, les narratrices d'A. Ernaux, et peut-être A. Ernaux elle-même, doivent non seulement devenir bourgeoises mais intellectuelles, aspirant ainsi à une noblesse qui, selon Pierre Bourdieu, est difficile à acquérir quand on n'y est pas né: «La noblesse culturelle a aussi ses titres, que décerne l'école, et ses quartiers, que mesure l'ancienneté de l'accès à la noblesse». (Pierre Bourdieu, 1979, p.II). Mais A. Ernaux ne devient pas seulement intellectuelle, elle devient une experte, capable de créer son propre registre linguistique et littéraire, adapté à l'identité complexe qu'elle a l'ambition d'écrire. Son degré d'excellence dans le champ culturel français lui fournit un espace dans lequel, en tant qu'écrivain, elle peut explorer et accepter son sentiment d'insécurité.

Conclusion

La rêverie sur le modèle du roman familial chez Ernaux, décrite dans les récits autobiographiques, caractérise le monde fantasmatique sous lequel la romancière-enfant vit les relations familiales; elle semble impliquer la reconstruction d'une nouvelle identité sociale qui lui permettra de dépasser les barrières sociales. Ce qui n'exclut en aucun cas l'identité première et les coûts émotionnels impliqués dans le passage d'une classe sociale à une autre: le fait qu'elle nomme la honte, les sentiments de culpabilité, les colères qui en font partie est éclairant.

Le processus de l'écriture qui affirme la place de l'auteure dans la culture bourgeoise, fournit aussi un moyen d'exprimer une identité qui n'est plus visible. C'est précisément l'affirmation du lien entre le moi bourgeois actuel et l'enfant de la classe populaire qu'elle était autrefois qu'Ernaux met en avant dans tous ses textes.

108 Plume 5

Bibliographie

Bourdieu, Pierre, *La Distinction: critique sociale du jugement*, 1979

De Gaulejac, Vincent, «Roman familial et trajectoire sociale», in *Le récit d'enfance en question*, (Colloque de Nanterre, 1987, dir Ph Lejeune), n° 12 des cahiers de sémiotique textuelle (publidix, Université Paris-X)

Ernaux, Annie, *La honte*, Gallimard, Coll. Folio, 1997.

-----, *Ce qu'ils disent ou rien*, Gallimard, Coll. Folio, 1977.

-----, *La femme gelée*, Gallimard, Coll. Folio, 1981.

-----, *La place*, Gallimard, Coll. Folio plus, 1983.

-----, *Les armoires vides*, Gallimard, Coll. Folio, 1974.

-----, *Se perdre*, Gallimard, Coll. Folio, 2001.

-----, *Une femme*, Gallimard, Coll. Folio, 1987.

-----, *L'écriture comme un couteau*. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, éd. Stock, 2003.

Sigmund, Freud, *Le roman familial des névrosés*(1909), trad. par J.Laplanche, in *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1973.

Marthe Robert, *Roman des origines et origine du roman*, Gallimard, 1999.